

— Où donc monsieur Villarceau a-t-il vu cela ?

— Dans vos actes, dans votre perfidie

— Ah ! c'est trop fort !

— Au moyen de lettres anonymes, d'insinuations perfides, de calomnies infâmes, vous avez fait autrefois tout ce qui dépendait de vous pour empêcher son mariage ; il vous importait peu qu'elle aimât M. Delteil ; vous vous étiez mis dans la tête que c'était vous que le fiancé de Valentine devait épouser.

Mme Lebrun eut un haussement d'épaules dédaigneux.

M. Villarceau continua :

— La douleur, les larmes de celle que vous appeliez votre chère amie, votre unique amie, étaient pour vous une jouissance. Dans votre ambition déçue, vous n'avez pardonné ni à M. Delteil, ni à sa femme ; toujours la même, vous êtes jalouse de leur bonheur ; dernièrement encore, vous avez tenté de troubler la paix de notre maison, d'enlever à Valentine son bonheur que vous lui enviez, de détruire l'union d'un ménage qui vous porte ombrage. Ah ! Mme Lebrun, vous savez très bien jouer de la lettre anonyme et de la calomnie !

Très rouge, la jeune femme répliqua avec aigreur :

— Voilà des accusations, monsieur le docteur, qui auraient besoin d'être appuyées par des preuves.

Le vieux médecin répondit avec hauteur

— Quand le docteur Villarceau accuse, c'est qu'il est sûr de ne pas se tromper, et quand il affirme une chose, sa parole suffit. Les preuves que vous semblez réclamer sont nombreuses et vous les trouvez dans tout ce que je viens de vous dire. . . . Ah ! vous êtes devenue tellement vile à mes yeux que je ne peux même pas vous accorder le bénéfice des circonstances atténuantes.

La jeune femme était redevenue très pâle. Elle se dressa debout et avec une expression hautaine elle jeta au docteur un regard de défi.

— Monsieur le docteur, dit-elle, pourquoi donc ne me reprochez-vous pas vos bienfaits avec plus d'amertume encore ? Ah ! vous me trouvez ingrate ! Mais avez-vous bien fait pour moi tout ce que vous deviez ?

— Hein, vous dites ?

— Vous m'avez prise chez vous, vous m'avez fait la compagne de votre fille pour que j'en fusse le jouet, vous m'avez fait instruire et ajouta-t-elle avec un accent singulier, le jour de mon mariage vous m'avez fait remettre, dernier bienfait, dernière aumône, une somme de douze mille francs.

Elle s'arrêta.

Continuez, dit le docteur froidement et toujours calme, j'écoute.

— Avez-vous pensé quelquefois, monsieur Villarceau, à ce que devait souffrir dans votre maison celle que le monde considérait comme votre protégée et qui trouvait bien amer le pain de la charité. Toujours, constamment, j'ai souffert dans ma légitime fierté. Au pensionnat, toutes ces demoiselles dont j'étais l'égale, si je ne leur étais supérieure par l'intelligence, se plaisaient à m'humilier, me faisant sentir ma pauvreté, traitant avec un dédain cruel la fille sans famille, sans père.

— Mais, malheureuse, si vous avez souffert, c'est par la jalousie et l'envie.

— Eh bien, oui, oui, par la jalousie et l'envie. . . .

— Vous n'avez pas voulu comprendre, vous n'avez pas voulu voir. . . .

— J'ai compris, j'ai vu, interrompit-elle d'une voix cassante, que je n'étais pas traitée dans votre maison comme j'aurais dû l'être ; pour vous, entre Valentine et moi il y avait une grande différence.

M. Villarceau eut un haut-le-corps.

— Ah ! ça, fit-il, est ce que vous auriez voulu être considérée comme l'égale de ma fille.

— Oui, répondit-elle d'un ton sec.

— C'est de la folie !

— Vous, monsieur le docteur, vous auriez accepté que Valentine fut l'objet de ma constante admiration, que j'eusse pour elle la fidélité et le dévouement d'un caniche. . . . Eh bien, non, non ! Vous disiez tout à l'heure que je la détestais, que j'étais son ennemie ; vous ne vous trompez pas. . . . Eh bien, oui, je la déteste, je la hais !

— Oh ! répliqua le docteur, ayant peine à se contenir, voilà une déclaration qui ne me cause aucune surprise ; mais ce qui me surprend, c'est que vous ayez eu l'audace de la faire. Enfin, j'aime mieux cela, vous jetez votre masque !

Les yeux noirs de Mme Lebrun eurent un jet de flamme.

— Monsieur Villarceau, s'écria-t-elle, pourquoi donc ne m'avez-vous jamais dit qui est mon père ?

Si je ne vous ai jamais parlé de l'homme à qui vous devez le jour, c'est qu'il me répugnait de vous faire rougir de votre père. . . . Sachez le donc aujourd'hui, votre père s'appelait Rojier ; c'était un ouvrier, mais un de ces ouvriers qui n'aiment pas le travail, désertent l'atelier. C'était un débâché de la pire espèce, un ivrogne, un voleur, un assassin, peut-être. Il a subi plusieurs condamnations infamantes et aujourd'hui, sans doute, il repose sous l'herbe de quelque établissement pénitencier à des centaines de lieues de la France.

La terrible Léonie n'avait pas courbé la tête.

Mais quelle punition cruelle infligée à son orgueil !

— S'il en est ainsi, monsieur le docteur, dit-elle d'une voix à peine émue, vous n'avez plus à vous étonner de ce que vous appelez, sans doute, mes instincts pervers, c'est un héritage de famille.

M. Villarceau était stupéfait, abasourdi de tant d'impudence et de cynisme.

Ecœuré, l'âme pleine de dégoût, il ouvrit toute grande la porte de son cabinet.

— Madame, reprit-il avec un accent de pitié profonde, je vous avais

fait venir moins pour vous adresser de justes reproches que pour vous donner quelques conseils avec l'espoir que vous les écouteriez et en feriez votre profit ; mais vous ne m'en reconnaissez pas le droit ; je n'ai plus rien à vous dire, vous pouvez vous retirer.

— Vous me chassez ?

— Oui.

Léonie b'êmit, resta un instant indécise, puis, la tête haute, les lèvres crispées, le regard haineux, elle gagna lentement la porte.

Sar le seuil elle se retourna brusquement.

— Est-il dans les intentions de monsieur le docteur Villarceau de faire part de notre entretien à mon mari ? demanda-t-elle.

— Je n'ai jamais été, je ne serai jamais un délateur, répondit M. Villarceau ; vous savez ce que vous avez à faire, je n'ai plus à m'occuper de vous.

— C'est bien, grommela-t-elle.

Et elle s'éloigna.

M. Villarceau referma la porte de son cabinet.

Il resta quelques instants pensif et murmura :

— Je viens de faire acte de justice, je le devais ; cette misérable ne pouvait plus être reçue dans ma maison.

Il passa la main sur son front et soupira :

— Pauvre Lebrun !

## VII. — LE SCULPTEUR SUR BOIS

Le docteur Villarceau n'était pas homme à faire connaître à M. Lebrun l'inconduite de sa femme, ni même à l'en faire avertir plus ou moins indirectement.

Si grand que soit l'intérêt que l'on a pour un homme que l'on estime, on n'a pas le courage de lui porter un coup aussi terrible.

Loin de là, M. Villarceau aurait fait tout au monde pour empêcher le mari de découvrir la vérité, pour éviter à ce brave et honnête homme une douleur qui pourrait le tuer.

Faisant taire son ressentiment et malgré ses répugnances, le docteur avait fait venir chez lui Mme Lebrun, pour la réprimander d'abord, et ensuite l'exhorter dans l'intérêt de son mari, de son jeune fils et le sien, à rentrer en elle-même, à ouvrir son âme au repentir et, quand il en était temps encore, à revenir à ses devoirs de mère et d'épouse.

Nous savons comment ses paroles avaient été accueillies. Il s'était trouvé en présence d'une femme, qui n'ayant plus au cœur aucun sentiment honnête, ne voulait rien entendre et, follement, courait à sa perte.

M. Villarceau avait le pressentiment que, si aveuglé que fût le sculpteur sur bois, il arriverait un jour où, fatalement, le bandeau lui tombant des yeux, il verrait clair, enfin, et ne pourrait plus conserver aucune illusion au sujet de sa femme.

Lebrun s'étonna bien un peu de voir cesser les relations de Léonie avec la famille Villarceau, mais elle lui donna des explications dont il crut devoir se contenter.

Il était si crédule, si plein de confiance, le brave homme, et elle possédait à un si haut degré l'art de mentir et de tromper !

Le sculpteur sur bois occupait dans son atelier plusieurs ouvriers qui, sous sa direction, ses conseils et son inspiration, devenaient aussi des maîtres.

L'ouvrage abondait et Lebrun travaillait éperdûment, ne perdait jamais une heure. Malgré les dépenses exagérées de sa femme, l'aisance était dans la maison, et il ne demandait au ciel que la continuation de son bonheur tranquille et de son gain journalier, qui suffisait à la simplicité de ses goûts.

Néanmoins, il pensait un peu, déjà, à l'avenir de son fils, qu'il adorait, et il se disait :

— Il faudra pourtant que nous prenions nos mesures, Léonie et moi, pour faire des économies.

L'argent s'en allait sans qu'il y fit beaucoup attention, comme s'il n'avait pas su compter.

Mais pouvait-il faire des observations à sa femme ? Il l'aimait tant, sa Léonie ! Il semblait que ce fils qu'elle lui avait donné eût encore augmenté sa tendresse. Sa femme, son fils, étaient tout pour lui, ils occupaient constamment sa pensée. C'était pour eux qu'il travaillait, pour eux qu'il voulait arriver à la fortune.

Dans le contentement de soi-même, que de beaux châteaux il bâtissait en Espagne !

Mais la réalité allait surgir tout à coup, foudroyante. Hélas ! oui, le désenchantement arriva, d'autant plus douloureux et terrible que sa confiance en sa femme avait été plus grande.

C'était vers quatre heures de l'après-midi, il était assis près de son établi devant une œuvre de sculpture artistement fouillée. Mais son ciseau restait inactif ; il se tenait immobile, la tête dans ses mains, lorsque le bruit de la porte qui venait de s'ouvrir le fit sursauter et se redresser brusquement, comme effrayé.

Le docteur Villarceau venait d'entrer.

Lebrun ébaucha un pâle sourire et, tristement tendit la main au docteur.

Celui-ci fut frappé de la pâleur du sculpteur et de l'altération de ses traits.

— Vous m'avez fait prier de passer chez vous, mon ami, dit le docteur seriez-vous malade ?

— Non, docteur, pas de corps, du moins. . . .

M. Villarceau eut un imperceptible tressaillement.